

WALLONIA

Archives Wallonnes

HISTORIQUES, LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

RECUEIL FONDÉ PAR

O. COLSON, Jos. DEFRECHEUX & G. WILLAME

ET DIRIGÉ PAR

Oscar COLSON



1902

LIÈGE

Bureaux : RUE HULLOS, 59

MATH. THONE, IMPRIMEUR



NOS CHANSONNIERS WALLONS

Louis Wesphal



La chanson, bien avant les polyphonies wagnériennes, possédait ses *lett-motivs* spéciaux, caractérisés et nécessaires. Le vin, l'amour et la gaité, sont les thèmes conducteurs stéréotypés de tout couplet qui veut refléter l'âme gauloise. Aussi bien faut-il dire que ce sont là quelques-uns des principaux moteurs de la sentimentalité humaine, encore qu'on ne doive pas omettre la fibre patriotique, l'exaltation religieuse et le viscère humanitaire.

La chanson paraît bien être surtout la fidèle compagne de la joie. Je n'ai jamais compris qu'un monsieur désolé fit entendre des plaintes harmonieuses et se mit à scander ses désespoirs. Un homme frémissant de vie, débordant d'allégresse, chantera mieux son bonheur pour le faire rayonner dans le cœur de ses amis et pour oïr vibrer à ses oreilles l'affirmation éclatante de sa joyeuse ferveur.

En Wallonie, ainsi que partout ailleurs, on célèbre les « belles », qui sont parfois de vilaines et détestables créatures, et la jovialité largement expansive. Mais comme le vin est dans le pays de Meuse, une boisson de luxe et que nous n'avons plus d'hydromel, c'est au *péquet* que les wallons décernent toutes les vertus dionysiaques, — si je puis en pareille occurrence user de ce vocable nietzschéen.

Les membres de sociétés de tempérance, les antialcooliques entêtés et les « abstinents totaux » n'ont qu'à ronger leur frein. Force m'est de constater que le *péquet* joue dans la vie du wallon un rôle infiniment prépondérant. Il serait curieux de réunir les mille appellations savoureuses que l'on a conférées à ce breuvage régional. Voyez qui parle à son honneur : Tout là-bas, à Mons, un wallon s'avisa de chanter la bière ; comme son inspiration est lourde et sa langue empâtée !

N'allez pas croire que j'ai formé le dessein de dresser ici un panégyrique du genièvre. Que non pas ! Mais il fallait bien attribuer à l'alcool son rang indéniable.

Le *pèquet* assume dans l'éclosion de la chanson wallonne une tâche considérable. Rien pour le vrai Liégeois n'est réjouissant comme un pochard indulgent, compatissant et facétieux. Il semble que, stimulé par l'alcool, l'homme gagne de la miséricorde et de la générosité. Il ne s'agit pas évidemment en l'espèce de l'alcoolique impénitent qui chaque jour se plonge dans des saouleries abêtissantes. C'est le petit verre anodin que l'on chante, le verre qui stimule la joie et fait oublier pour quelques heures les soucis de la vie quotidienne.

Ainsi le *pèquet* et les *flaminds* — sans compter les belles-mères, qui constituent plutôt un article d'importation française, du moins dans la chanson — sont les assises fondamentales de la poésie joviale de chez nous. Le premier incite à l'imagination récréative et agréablement capricieuse; les seconds suscitent les plaisanteries énormes et sont l'objet de plantureux brocards.

Le *pèquet* s'avère indispensable à l'esprit frondeur du wallon; il est son complément obligé :

Dji m'amuse quand dji beûs :
Dji n' vous nin mori d' seû !

Chaque fêye qui l'occasion l' per-
[mette,

Dji beûs, dji tchante, po m' diverti,
Et dji brogne li ci qui s' tourmette,
Qui grogn' têye ou qui s' plaint todis.
Mi dji sos l' camarade de l' djôye,
Dè l' botêye et de viaz pèquet;
Et quand dji sos-st-avâ les vôyes,
Dji sos tofêr so l' houpe-di-guet.

...

Mi, quand on sonn'ré m' diêraine
[heure,

Dji vous qui l' Mwêrt mi vinse
[trover

Achou tot près d'ine grande mé-
[seûre,

En train de rire et de tchanter.

Je m'amuse quand je bois :
Je ne veux pas mourir de soif !

Chaque fois que l'occasion le permet

Je bois, je chante pour me divertir ;
Et je boude celui qui se tourmente.
Qui grognonne ou qui se plaint tou-
Moi je suis l'ami de la joie, [jours
De la bouteille et du vieux genièvre ;
Et quand je suis en route,
Je suis toujours pompette.

...

Moi, quand sonnera ma dernière
[heure,

Je veux que la mort me vienne visiter

Assis près d'un grand verre,

En train de rire et de chanter (1)

(1) *Dji n' vous nin mori d' seû*, dans *So li Scanfâr* « Sur les trétoaux », par Louis WESPHAL, vol. in-12 de 142 p., Liège 1899, p. 39.

...
Dj'a todis bu fœert voltî l' gotte
Ca dji sos-st-on vrêye cœur lidjicês.

...
Po beûre li gotte s'on m'invite,
Sins qu'on l' dêye deux fêye dj'y vas,
Mins dji n' beûs mâye ine pitite :
Dji n'a nin ç'te hâbitude-la !

...
J'ai toujours bu volontiers la goutte (1)
Car je suis un vrai cœur liégeois (2)

...
Pour boire la goutte si l'on m'invite,
Sans qu'on le dise deux fois, j'y vais,
Mais je ne bois jamais un petit verre :
Je n'ai pas cette habitude-là (3)

Les *flaminds* attirent sur eux-toutes les aventures niaises. On leur endosse les situations les plus ridicules et on leur confie les rôles benêts. On les attaque même assez brutalement. Toutefois, à l'expression qui peut être agressive, le caractère liégeois, essentiellement rieur, sait toujours donner une tournure plaisante.



Quant aux *bellès-mères*, elles ne sont nullement ménagées et le pires cruautés leur sont lancées avec une féroce désinvolture.

M. Louis WESPHAL, chansonnier du meilleur terroir, n'a garde de renier la tradition. Vivant quotidiennement dans les milieux qu'il chanssonne, il connaît ses gens, leurs habitudes, leurs mœurs, leurs travers. Mais sa vision s'exerce sur tout spectacle de manière vraiment spé-

cial. Le côté burlesque des choses le séduit et sa joie se débou-
tonne sans réserve.

Les quelques aphorismes que j'ai cités plus haut sont de lui, et je n'aurais pas de peine à signaler dans son excellent recueil *So li Scanfâr*, qui comprend une bonne partie de ses meilleures productions, une foule de chansons qui prouvent surabondamment combien le *pèquet* tient de place dans la vie du wallon. Que l'on n'aille pas induire de là que les Wallons sont des alcooliques invétérés et que nos chansonniers sont d'outranciers buveurs. Certes, le patronage de

(1) « Boire la goutte », se dit à Liège, en français comme en wallon, pour « boire un verre ». Le petit verre s'appelle *ine gotte*, « une goutte ».

(2) *Qui sût l' mode n'est nin moqué*, dans *So li Scanfâr*, p. 108.

(3) *Dji n'a nin ç'te hâbitude-la*, dans *id.*, p. 91.

saint Aubin n'est jamais repoussé en Wallonie; mais je pense plutôt qu'une certaine fanfaronnade n'est pas étrangère aux récits que les Wallons font de leurs exploits bachiques. On met un point d'honneur à pouvoir impunément s'imbiber d'alcool, comme les Allemands sont fiers de pouvoir dessécher des tonnes de « Munich ».

Les couplets de *On bat djou d'fesse* sont sous ce rapport complètement édifiants. C'est le tableau tumultueux d'une scène fréquente en Wallonie. Rarement pareil sujet a été traité avec autant de vivacité colorée. (On trouvera cette chanson, ci-après p. 11.)

M. LOUIS WESPHAL, dont les vers à chaque instant revendiquent le droit du parler de sa province, n'a pas failli au rite consacré, et comme il est du peuple, il lui a suffi de noter les scènes qui se passent chaque jour sous ses yeux.

Ce qui domine dans la chanson de WESPHAL, c'est le comique copieux, extravagant. Il éprouvera un plaisir incomparable à détailler les difformités monstrueuses de celle qu'il aime; il insistera avec mille traits d'une moquerie énorme sur les ennuis que cause la femme, fausse, méchante, maligne, éternel motif de querelles; il se complaira dans la description d'inventions impossibles, de choses baroques, d'actions paradoxales; il célébrera en refrains appropriés, d'une tournure irrésistible, — du macaque hilarant — les zoulous et les congolais, et son ingéniosité découvre toujours des situations bizarres, contradictoires, qu'il traite avec une verve étourdissante.

Sous ce rapport, *Çou qu'on n' veut nin sovint*, une chanson universellement connue de tous les amateurs de saines wallonnades, vaudra mieux par elle-même que tous les commentaires, et je suppose que l'auteur de la musique, restée inédite, ne verra aucun inconvénient à la produire ici... (1)

Dans l'*Armanack des Quate Mathy*, publication substantielle rédigée par Joseph VRINDTS, Louis WESPHAL, Charles BARTHOLOMEZ et Joseph MÉDARD, le second des *Mathy*, sous les signatures significatives de *Komî Nanouk* et *Sétomî Kînaute*, se livre aux fantaisies les plus drôles, marquées toutes au coin d'un esprit vraiment comique et, ma foi, un tantinet cocasse.

Là se trouve l'originalité vivante du talent de WESPHAL et je me souviens encore, comme si c'était hier, du succès fou que l'auteur, d'allure farouche, de voix bourrue, de gestes brusques, obtenait au CABARET WALLON, — encore une entreprise disparue en plein

(1) Voir cette chanson complète ci-après, p. 14.

succès, on n'a jamais su pourquoi! — en débitant d'un ton imperturbable ses plus folles productions.

Au reste, notre chansonnier, dont la spontanéité fruste ne reconnaît d'autres règles que celles que lui dicte son tempérament et ne sait d'autre littérature que la sienne, fait toujours la gaité dans les « assauts » de chant des cabarets du bon vieux *Djus d'la*. Dans ces réunions, que le hasard provoque, on entame soudain un refrain amusant, et bientôt s'improvise tout un concert où le répertoire coutumier est égrené et longuement savouré. WESPHAL, lui, y apporte ses productions, en familier qui fait part à des amis de ses nouvelles trouvailles. Là il puise à même à la source de la verve wallonne et son observation s'aiguise au contact journalier des gens de sa race.

Faut-il rappeler les ovations que lui valurent *Les Zoulous* et *On Voyédje à Congo*?

Ce n'est pas que WESPHAL se cantonne exclusivement dans ce genre. Il a cultivé avec charme le sentiment, et je sais peu de poésies wallonnes d'une expression aussi intense que

NOS DIVNANS VÏS!

*Nos divnans vîs, binamêye soûr Marêye,
Septante hiviers ripicését so nos reins;
Nos divnans vîs, c'est l'ainute di nosse vèye
Nos n'avans pus foèce ni corédje po rin.
Dji bahe li screnne, et vos, vos bahûs l' tîesse,
Li piès des ans nos a tot mèsbrudjis.
Nos n'estans pus comme à tîmps de l' djônnesse
Nos divnans vîs, Marêye, nos divnans vîs! (1)*

*Nos n'estans pus comme quand, po l' prumière fêye,
Dji v' rescontra d'vins l' pasai de grand bioès;
C'esteût l' meûs d' maye, c'esteût l' saison bènêye,
Li râskignou fève étinde si douce voès.
C'esteût l' bonheur qui nos droviève ses picètes,
C'esteût l' amour qui nos vnève avêli.
Mîns po l' djou d'ouye, totes ces djôyes-là sont miçettes,
No: divnans vîs, Marêye, nos divnans vîs! (2)*

(1) Nous devenons vieux, bien aimée sœur (= femme) Marie. — Septante hivers reposent sur nous; — Nous devenons vieux, c'est le soir de notre vie — Nous n'avons plus ni force ni courage pour rien. — Je baisse l'échine, et vous, vous baissez la tête. — Le poids des ans nous a tout maltraités. — Nous ne sommes plus comme au temps de la jeunesse. — Nous devenons vieux, Marie, nous devenons vieux!

(2) Nous ne sommes plus comme quand, pour la première fois. — Je vous rencontrai dans le sentier du grand bois; — C'était le mois de mai, c'était la saison bénie. — Le rossignol faisait entendre sa douce voix. — C'était le bonheur qui nous ouvrait ses portes. — C'était l'amour qui nous venait guetter. — Mais aujourd'hui, toutes ces joies-là sont mortes. — Nous devenons vieux, Marie, nous devenons vieux!

Les promenades, les montagnes, les vallées,
 Tot sorieue quand nos avîs vingt ans;
 Les âlouettes bin haut d'vins les nûlêyes
 A nos amours vînt mahî leûs tchants.
 Côper des fleurs, c'esteût la tote nosse djôye,
 Des bellès rôses, c'esteût çou qu' nos inmis;
 Oûye nos n'avans pus qu' des spennes so nosse vôte :
 Nos divnans vîs, Marêye, nos divnans vîs ! (1)

Les tchants, les fleurs, les amours, li djônese,
 Les doux sorîres et les djôyes dè prétemps;
 Les djeus, les bals, les musiques et les fesses
 Ni sont pus oûye des bêriques di nosse tîmps...
 Chasqueune si tour, c'est li locè qui l'ordonne
 Nos d'vans turtos nn'aller po l' laid Wâtî !
 Tot vînt, tot passe ! Li tîmps ni spagne personne :
 Nos divnans vîs, Marêye, nos divnans vîs ! (2)

Cette étude serait incomplète si elle ne parlait pas de l'âpreté violente qu'emploie souvent WESPHAL à nous peindre la misère. On sent qu'il communique avec les malheureux, et son tempérament satirique fait place alors à de la passion miséricordieuse. Il se mêle à cette âme fortement joyeuse une sensibilité très fine qui s'exhale de temps à autre en des strophes d'une fraîcheur délicate ou même d'une nostalgie doucement rêveuse. Ce sont là les aspects divergents par lesquels se manifeste tout homme qui vibre au moindre spectacle qui l'entoure.

Louis WESPHAL occupe dans le rang très dense et très touffu de nos chansonniers de terroir une des toutes premières places. Il représente, avec une saveur délectable, la gaité de Wallonie, exubérante, bruyante et quelque peu fanfaronne. C'est là une originalité réelle.

OLYMPE GILBART.

(1) Les promenades, les montagnes, les vallées. — Tout souriait quand nous avions vingt ans ; — Les alouettes bien haut dans les nuages — A nos amours venaient mêler leurs chants. — Cueillir des fleurs, c'était là toute notre joie. — De belles roses, c'était ce que nous aimions ; — Aujourd'hui, nous n'avons plus que des épines sur notre route : — Nous devenons vieux, Marie, nous devenons vieux !

(2) Les chants, les fleurs, les amours, la jeunesse. — Les doux sourires et les joies du printemps ; — Les jeux, les bals, les musiques et les fêtes — Ne sont plus des choses de notre temps... — Chacun son tour, c'est la Loi qui l'ordonne — Nous devons tous partir pour l'autre monde. — Tout vient, tout passe ! Le temps n'épargne personne : — Nous devenons vieux, Marie, nous devenons vieux !



Deux chansons de M. Louis Wesphal

I.

On bai djoû d' fiesse

AIR : *Le beau chef de musique*

1.

Dji n' rouvérys jamâye di m'vêye
 Kimint qu'on fat potchi l' bouchon,
 Quand nos allîs po l' prumîre fêye,
 Po bushinter m' bai frê Simon.
 Nos estîs, mi, Djâcques et Grigwère,
 Avou treus bais gros frisses bouquets,
 Et nos avîs-st-ê nosse mémwère
 Fôrdji chaskeune on p'tit bouquet.
 Trovans l'occasion bonne,
 Po s'ramouyi l' djerson,
 Arrivés d'avant l' mohonne,
 Nos intrîs sin façon ;
 Dji d'bita mi p'tit spitche
 Et les autes mi suvît ;
 Mi bai frê s' compteve ritche
 Di s' vêye si bin fêstî.
 I nos dêrit là d'sus :
 « Di djôye, jî n' mi sins pus,
 Et pusqui vos m' fez tant d'honneur

Et bin, dj' vous qu'on ramôye les
 [fleurs !
 Djan, haye, mettez-ve à l' tâte turtos,
 Prîndez 'n' tchêyîre, ployîz li dj'gno ;
 Jî m' va quèri quèques vîx flacons,

Et nos brairans : Vive saint Simon ! »

2.

Enne aveut 'n' masse divant nos
 [autes,
 Qu'estî d' dja v'nous depôye long-
 [tîmps ;
 I gn'aveut minme cinq, six cra-
 [pantes,
 Çou qui nos rînda fwèrt contents.

1.

Je n'oublierai jamais de ma vie
 Comment on fit sauter le bouchon
 Quand nous allâmes pour la 1^{re} fois
 Pour fêter mon beau-frère Simon.
 Nous étions, moi, Jacques et Grégoire
 Avec trois beaux gros frais bouquets,
 Et nous avions en notre mémoire
 Forgé chacun un petit morceau.
 Trouvant l'occasion bonne
 De se mouiller la gargouillette,
 Arrivés devant la maison
 Nous entrâmes sans façon ;
 Je débitai mon petit speech
 Et les autres me suivirent :
 Mon beau-frère se croyait riche
 De se voir si bien fêté.
 Il nous dit là-dessus :
 « De joie je ne me sens plus
 Et puisque vous me faites tant d'hon-
 [neur

Et bien je veux qu'on mouille ces
 [fleurs !
 Allons, venez, mettez-vous à table tous
 Prenez une chaise, pliez le genou :
 Je vais chercher quelques vieux
 [flacons

Et nous crierons : Vive St-Simon ! »

2.

Il y en avait une masse avant nous
 [autres,
 Qui étaient déjà venus depuis long-
 [temps ;
 Il y avait même cinq ou six jeunes
 [filles,
 Ce qui nous rendit fort contents ;

Quand on avu bu saqwants vèrres
Mi, qu'est d'joyeux comme on pinson,

Dji d'ha : « Mes djins s'vos v'volez
[taire
Dji v'vas tchanter 'n' nouvelle tchan-
[son. »

Djâcques po fer l' contrébasse
Frotta so les crovais.

Grigwère avou s'vicé d' basse

Brèyève comme on torai.

Puis ç' fourit les feum'rèyes.

Tot l' monde s'ennè mèla :

Nos èmantchis n' tchantrèye

Djans, dji n'vis dis qu'çoula!

Là, comme tos binheureux

On brèyève di s' pus reud.

Mi dji d'hève po les mette en train :

« Allons haye qu'on tchante à
[réfrain! »

Quand ç' fourit tot, m' bai frè brèya :

« Bravô! po cisse belle chanson là!
Buvans nos vèrres, et so l' minme ton

Brèyans co n' fèye : Vive saint
[Simon! »

3.

On n' s'arresta nin n' seule minute,
On n' fat qu' dè beurs et dè tchanter;
Et quand n's arrivis vès mèye-nute,
Volà qui m' belle-soûr et m' bai frè

Dimandût po fini l' soèrèye,
Qu'on fasse on d'joyeux crâmignon.
Comme on areut l' tiessè estchâfèye
D'on clègne d'oûye on fourit d'a-
[plomè.

On areut n' si bonne paye,
Qu'on n' saveut pus tchanter,
On s' dina pôr si days
A tant caricoler :

Quand on eut bu quelques verres
Moi, qui suis joyeux comme un
[pinson,

Je dis : « Mes gens, si vous voulez
[vous taire

Je vais vous chanter une nouvelle
[chanson. »

Jacques, pour faire la contrebasse,

Frotta [du doigt] sur les vitres.

Grégoire, de sa voix de basse,

Criaît comme un taureau.

Puis ce furent les femmes,

Chacun s'en mèla :

Nous organisâmes une «chanterie»

Allons, je ne vous dis que cela!

Là, comme tous bienheureux

On criaît de toute sa force.

Moi, je disais pour les mettre en
[train :

« Allons, qu'on répète, au refrain! »

Quand ce fut fini, mon beau-frère
[cria :

« Bravo pour cette belle chanson-là!
Buvons nos verres, et sur le même

[ton,
Criions encore une fois : Vive saint

[Simon! »

3.

On ne cessa pas un instant,
On ne fit que rire et chanter ;
Et quand nous fûmes vers minuit,
Voilà que ma belle-sœur et mon
[beau-frère

Demandèrent pour finir la soirée
Qu'on fasse un joyeux crâmignon.
Comme on avait la tête échauffée,
Sur un clin d'œil, on fut d'aplomb.

On avait une si bonne tamponne
Qu'on ne pouvait plus chanter ;
On combla la mesure
A tant se démener.

Grigwère div'na so flotte,
Djâcques pèta l' cou-z-â-haut,
Fala qu'on fasse ahotte
Tèl mint qu'on esteut sau!
Mi bai frè touma djus
A fwoèce qu'il areut bu ;

Mi belle soûr volève co vudi
Mins, mi, dji li d'ha : « Vâre mix
D'ennè rater bin pâhul'mint,
A totes les fesses i fât-st-ine fin. »
Mins les crapautes, pièrdant l' rai-
[son.

Brèyît co n' fèye : Vive saint Simon!

4.

Comme c'est mi qu'esteut l' mon
[macasse,

Ji fous-st-oblidji, po bin fer,
Dè rêhèrtchi l's autes à cabasse;
Mins quand d'ava st-on pau rotté,
Volà qui l' pèquet m' monte è l' tiessè,
A tel pont qui dji n'vèyève pus;
Et comme zels mi pindît-st-âs
[bresses,

Malgré mi dji d'vas lèyi djus
Djâcques himinça-st-à braire,
Vrèymint comme on lion ;
Grigwère, po r'mette l'affaire,
Ava n' fève di bicèsson.
Tot djustumint l' police
Vint toumer so l' tchaud fait
Et v'la qu'on nos apice
Tos les treus po l' hatrai!
Sin wèseur nos r'mouicer,
I nos fala rotter ;
Es trau dè l' gatte, sins fer nou pleu,
On nos èmina tos les treus.
Mins nos nos d'hâs, bin pèneus'mint,

Quand c'est qu' nos sôrtûs, l'â matin :
Nos n'irans mâye pus, nom di nom,

Po-z-aller busquinter Simon!

Grégoire devint saouî,
Jacques tomba de son long
Il fallut qu'on cessât
Tellement on était ivre!
Mon beau-frère tomba fourbu
A force d'avoir bu ;

Ma belle-sœur voulait encore verser,
Mais moi je lui dis : « Il vaudra mieux
De s'en retourner bien paisiblement,
A toutes les fêtes il faut une fin. »
Mais les jeunes filles, perdant la
[raison,

Criaient encor : Vive saint Simon.

4.

Comme c'est moi qui étais le moins
[ému,

Je fus obligé, pour bien faire,
De reconduire les autres par le bras.
Mais quand j'eus un peu marché
Voilà que l'alcool me monte à la tête,
A tel point que je ne voyais plus ;
Et comme eux me pendaient aux bras

Malgré moi, je dus les lâcher.
Jacques commença à crier
Vraiment comme un lion ;
Grégoire, pour comble,
Eut une fièvre de boisson.
Précisément les policiers
Vinrent sur le fait,
Et voilà qu'on nous empoigne
Tous les trois par le collet!
Sans oser nous débattre
Il nous fallut marcher ;
Au violon, sans hésitation
On nous emmena tous trois.
Mais nous nous dîmes, bien piteuse-
[ment,

Quand nous sortîmes le matin
Nous n'irons jamais plus, nom de
[nom!

Offrir le bouquet à Simon.

II.

Çou qu'on n' veut nin sovint

Musique de Oscar Colson (8 février 1897).

ALLEGRETTO

Piano.

55

Si dji tohante oûye inte vos au-tes Ci n'est

55

nin so çou qu'on veut Qwèqu' dj'âye l'air d'on bon a---

pô- te Ji sos quèqu'fôye bin sé- - rieux Por- tant

dj'inme d'esse a- mis- - tave Et si dj'veus qu' çou-la v'con

vint Dji tohan- - très sins fer l'hay- - ave So çou qu'on n' veut

En chœur

nin So çou qu'on n'veut nin Dji chan- - - très sins fer l'hay - -

-- Ave So çou qu'on n'veut nin so - - - - - vint.

1.

Si dji tchante oûye inte vos autes
 Ci n'est nin so çou qu'on veut.
 Queè qu' dja l'air d'on drôle d'apôte
 Dji sos quequ'feis bin sérieux.
 Portant dj'inme d'esse amistave
 Et si dj'veus qu' çoula v' convint
 Dji tchantrès sins fer l'haïve
 So çou qu'on n'veut nin sovint.

Si je chante aujourd'hui parmi vous
 Ce n'est pas sur ce que l'on voit.
 Bien que j'aie l'air d'un drôle d'apôte
 Je suis parfois bien sérieux.
 Cependant je tiens à être aimable
 Et si je vois que cela vous convient
 Je chanterai sans me faire prier
 Sur ce qu'on ne voit pas souvent.

1.

2.

Li ci qu'a l'narene cōpéye
 Ni sâreût piërter lorgnon,
 Et l'ci qu'a l'tiesse sipatéye
 Ni fait pus des crâmignons.
 Ine âlouette qu'a les poques
 Ou n'poyequi prind l'mors-âs-dints,

Tchanter sins droviér si boque
 C'est çou qu'on n'veut nin sovint.

3.

Beûre di l'aïce divins n'houm'resse,
 Si bagnî d'vins de laton.
 Djouwer l'ôr so n'pire tou'n'resse

Batte li caisse avou s' minton,
 Sêlchi fou de l'poché di s' fraque
 Des saqués qui n'sont nin d'vins,
 Fer n'fôre sins biesse ni baraque
 C'est çou qu'on n'veut nin sovint.

4.

Fixer l'solot n'diméye heûre
 Sins avu les oûyes bablous,
 Fer beûre di l'ôte à n'posteûre
 Divins n'grande pêlelette sins cou;
 S'élèver lu-minme po l'tiesse
 Avou n'saqui so ses reins,
 In aveule qui va-st-à l'tchesse
 C'est çou qu'on n'veut nin sovint.

5.

Fer n'porminâde avâ l'vêye
 Avou s'belle-mère à crâ-vai,
 Sayî de ralongui s'vêye
 Tot s'leyant pînde po l'hatrai;
 Mette de peûve divins n'havroûte
 Po haper des inglitins,
 Si mette à rire quand on s'brouîte
 C'est çou qu'on n'veut nin sovint.

6.

Prinde on tchin po les deux cwènes
 S'il a l'mâlheur de grogn'ter,
 Magnî n'tâte sins r'prinde halène

Quand c'est qu'on a bin traflé.
 Ine saulêye qu'a l'mène djoyeuse
 Tot louquant beûre si voisin
 Ou n'feume qui n'est nin boûr-
 C'est çou qu'on n'veut nin sovint.

[deuse...]

2.

Celui qui a le nez coupé
 Ne pourrait porter lorgnon,
 Et celui qui a la tête écrasée
 Ne fait plus de crâmignons.
 Une alouette qui a la petite vérole,
 Ou l poule qui prend le mors aux
 dents,

Chanter sans ouvrir la bouche,
 C'est ce qu'on ne voit pas souvent.

3.

Boire de l'eau dans une écumoire,
 Se baigner dans du son,
 Jouer de l'orgue de Barberi sur une
 [pierre à aiguiser,

Battre la caisse avec son menton;
 Tirer de la poche de son frac
 Des choses qui ne sont pas dedans,
 Faire une foire sans bêtes ni baraques
 C'est ce qu'on ne voit pas souvent.

4.

Fixer le soleil une demi-heure
 Sans avoir les yeux éblouis,
 Faire boire de l'huile à une statue
 Avec un grand poëlon sans fond;
 S'enlever soi-même par la tête
 Avec quelqu'un sur le dos,
 Un aveugle qui va à la chasse,
 C'est ce qu'on ne voit pas souvent.

5.

Faire une promenade en ville
 Avec sa belle-mère au dos,
 Tâcher de s'allonger la vie
 En se laissant prendre par le cou;
 Mettre du poivre dans un ableret
 Pour pêcher aux harengs saurs.
 Se mettre à rire quand on se brûle,
 C'est ce qu'on ne voit pas souvent.

6.

Prendre un chien par les cornes
 S'il a le malheur de grogner,
 Manger une tartine sans reprendre
 [haleine

Quand on a bien couru;
 Un ivrogne qui a la mine gaie
 En voyant boire son voisin,
 Ou une femme qui n'est pas men-
 C'est ce qu'on ne voit pas souvent.

[touse...]



Une apparition de Nutons



Il y a quelques années, en explorant les rochers qui dominent la vallée des Awirs, je découvris une étroite et sombre cavité. Je m'y fauillai et finis par arriver dans un long et humide couloir où fortuitement je trouvai quelques dents fossiles. Cette trouvaille me fit supposer qu'en opérant des recherches méthodiques, mes peines seraient largement payées par de nouvelles découvertes.

En sortant de la grotte, je fis tomber par mégarde quelques grosses pierres qui roulèrent avec un grondement terrible jusqu'au fond du ravin, brisant dans leur chute les arbustes qui grandissaient sous la grotte.

Pour comble de malheur, le propriétaire du bois se promenait dans ce site et il faillit recevoir l'avalanche sur la tête. Il commença par pester et demander qui m'avait donné l'autorisation de m'introduire dans ses propriétés. Grâce au feuillage, il ne faisait qu'entrevoir mon ombre : Je m'esquivai pour ne pas avoir d'explication fâcheuse. Que faire ? Si je faisais une demande, elle ne me serait accordée que moyennant une forte indemnité pour les dégâts occasionnés par les pierres et pour la peur que le seigneur du lieu avait eue. Mes trouvailles en vaudraient-elles la peine ? Je me résolus à faire pendant la nuit quelques fouilles superficielles dans la grotte. Si je trouvais suffisamment de choses, je ferais la demande.

Sans penser seulement au danger auquel je m'exposais en allant fouiller pendant la nuit une grotte presque inaccessible, je recherchai et trouvai quelques amis audacieux pour m'accompagner dans mes expéditions nocturnes.

C'était le 6 novembre. Pour la huitième fois, nous étions descendus du dernier train à Flémalle-Haute. En hâte, nous nous dirigeons par les rues endormies et enténébrées du village, par les sentiers détrempés, vers la vallée des Awirs. Comme nous passions au pied du vieux château d'Aigremont, l'antique horloge égrenait dans la nuit dix coups sonores.

Il pleuvait. Le silence et l'obscurité épandaient partout leurs voiles mystérieux. On n'entendait que le bruit de la pluie qui crépitait sur les feuilles des arbres, le vent qui bruissait lugubrement dans les branches et le clapotis de nos pas dans la boue visqueuse.

La grotte où nous allions était humide. Aussi, tous trois avions-nous endossé un imperméable noir. Sous le capuchon relevé, nous devions ressembler à trois âmes en souffrance, à la recherche de je ne sais quel bonheur chimérique. Le vent sifflait et balançait nos lanternes sourdes dont le faisceau lumineux éclairait à peine à quelques pas. Si les campagnards avaient aperçu sur la route ces trois points lumineux qui se mouvaient dans la nuit et qui paraissaient être dirigés par des mains invisibles, ils n'auraient, certes, pas manqué de recommander leur âme apeurée à tous les saints du calendrier !

Nous avons quitté la route pour suivre un sentier qui escaladait les rochers. Nous cramponnant de notre mieux aux pierres et aux arbustes qui saillaient çà et là, nous atteignîmes le sentier glissant qui, longeant l'abîme, menait à la caverne. Les pierres qui se détachaient sous nos pas roulaient en bondissant dans le précipice, et le bruit de leur chute, répercuté dans les rochers, avait en lui je ne sais quelle horreur qui nous glaçait d'épouvante.

Enfin la caverne apparut et en hâte, nous y entrâmes en rampant.

Si l'on nous avait aperçus ainsi courbés, enveloppés de noir, mal éclairés par nos lanternes, on nous aurait pris pour des spectres.

C'est ce qui arriva. A peine avions-nous fait quelques pas dans la grotte, que nous vîmes briller une lumière à la fenêtre d'une maison située sur la colline en face de la grotte, tandis qu'une voix d'homme se levait dans la rafale et disait :

« Venez voir, Martin, on aperçoit les *nutons* dans le Trou des revenants ».

A la vérité, notre taille semblait bien diminuée dans ce couloir étroit et surbaissé où nous ne pouvions avancer qu'en rampant. De